Georges Kleiber, *Problèmes de sémantique, la polysémie en questions*

Aude Demange

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2300>

DOI : 10.4000/praxematique.2300

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 256-259

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Aude Demange, « Georges Kleiber, *Problèmes de sémantique, la polysémie en questions* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 38 | 2002, document 12, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2300> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2300>

Georges KLEIBER,
Problèmes de sémantique, la polysémie en questions, Presses Universitaires du Septentrion, 1999 (222 pages.).

L'ouvrage de Georges Kleiber s'organise en sept chapitres qui, pour la plupart, reprennent et retravaillent des articles, des travaux écrits ou des communications faites à des colloques, entre 1995 et 1998.

Le premier chapitre traite exclusivement de la référence et des difficultés que pose ce concept. Le deuxième recadre le phénomène de la polysémie qui suscite des questions auxquelles aucune réponse précise ne peut être apportée car peu de linguistes s'accordent sur le fonctionnement de ce processus. Le chapitre suivant met en exergue les difficultés rencontrées pour différencier polysémie et monosémie, et introduit pour ce faire la notion de *facettes sémantiques*. Dans le quatrième, un exemple concret — *veau* — est analysé afin de tester la validité des propositions faites pour savoir si l'on peut réellement parler de polysémie. La métonymie intégrée est traitée dans un cinquième chapitre. Le problème du glissement référentiel producteur (ou non) de polysémie est ici abordé.

Enfin, les deux dernières parties sont consacrées à un exemple polysémique précis — *commencer un livre* — étudié successivement selon deux théories différentes : celle de *zones actives* et celle de la *coercition de types*.

L'ouvrage étant avant tout une étude de cas, aucune réponse univoque n'est apportée.

La première interrogation porte sur la place que l'on se doit de faire ou non au réel. L'appellation d'*extra-linguistique* pour ce qui n'est pas de la langue semble répondre un peu précipitamment à la question puisqu'il est indéniable que l'on ne peut dire quelque chose qu'à propos de quelque chose. Dans ce chapitre, G. Kleiber n'entre pas dans le débat philosophique motivé par la vision du réel, mais se place d'un point de vue linguistique et tente de répondre aux questions tenant au rapport entre référence et existence, et au lien entre sens et référence. L'auteur fait une exploration critique des points de vue adoptés et choisit le sien en se posant dans la perspective d'un sens référentiel qu'il explicite comme absolument nécessaire.

L'étude générale faite sur la polysémie dans cet ouvrage pose le phénomène comme *incontournable, au cœur même du débat sémantique*, induisant de nombreuses questions à propos desquelles peu de linguistes s'accordent vraiment. G. Kleiber expose tout de même quelques points d'entente comme le caractère régulier de la polysémie qui n'est plus conçue aujourd'hui comme phénomène marginal, ce qui suppose un accord sur la définition intuitive de celle-ci. L'auteur l'explicite : *une pluralité de sens liée à une seule forme et des sens qui*

ne paraissent pas totalement disjoints, mais se trouvent unis par tel ou tel rapport. Ce consensus s'arrête pourtant là car nombre de problèmes sont posés par des termes tels que *sens différents* mais *apparentés* qui finalement font diverger des définitions plus précises. Le rôle du contexte est également souligné, mais celui-ci ne doit pas être l'ultime recours permettant d'éluder des questions fondamentales en se raccrochant à des formules comme *ça dépend du contexte* ; il faut « décrire explicitement les étapes de l'établissement polysémique » et « le rôle interactif joué par le contexte ». Sont soulevés alors des problèmes de *(re)définition*. G. Kleiber expose les divers points de vue adoptés face à la polysémie : faut-il la voir comme artefact de la linguistique ? Peut-on la banaliser en posant que toute unité linguistique est polysémique ou au contraire défendre qu'aucune ne l'est dans la mesure où toute unité a un sens en langue et des sens construits ou déconstruits par le contexte ?

On peut également se demander si le phénomène polysémique est un cas spécial de catégorisation prototypique. Cette perspective est attractive car la prototypie semble être la panacée pour décrire relativement simplement le phénomène. Rappelons que l'auteur y a d'ailleurs consacré un ouvrage dans lequel l'étude proposée pour les termes polysémiques semble à première vue simplifiée et logique (cf. *La sémantique du prototype*, 1990, /1999 Paris, PUF). Mais là encore, ce qui semble être banalisé suscite finalement d'autres questions qui pointent la complexité du processus à traiter.

Par la suite, G. Kleiber essaie de montrer la trace de stabilisation de la polysémie. Il traite alors de l'analyse componentialiste du sens, mais montre les difficultés et les faiblesses d'un tel système. Le calcul compositionnel est quasiment impossible à faire au vu du trop grand nombre d'interprétations que peut induire une prise en compte du contexte et de la situation d'énonciation. Le point intéressant pour traiter de la polysémie semble alors être celui des *formes schématiques*, définies en termes de *convocation-énonciation*, c'est-à-dire qu'une unité linguistique entrant en interaction avec certains éléments qu'il faut repérer, va alors être influencée par ces éléments et les influencer en retour. Ce processus dynamique paraît pouvoir offrir un point de départ pour une bonne étude de la polysémie. Les formes schématiques sont posées non seulement comme incomplètes et ne se stabilisant que grâce aux éléments contextuels, mais surtout comme fondamentalement instables et sujettes à des stabilisations qui peuvent se faire assez tôt dans le processus de construction du sens. Cette vision n'est pas sans rappeler la définition que donne Bréal de la polysémie dans son *Essai de sémantique*. Trois niveaux sont donc ici mis en évidence : le niveau supérieur, celui des formes schématiques associées aux unités linguistiques, le niveau intermédiaire, celui des *facettes*, c'est-à-dire des points où le sens semble commencer à se stabiliser, enfin le niveau inférieur, celui des

stabilisations globales, de la déformation des formes schématiques où l'on trouve la diversité des effets de sens. Malgré ce nouveau point de vue, G. Kleiber s'interroge sur la possibilité de maintenir à chaque fois un sens, la forme schématique, au-dessus des sens polysémiques. L'auteur pose tout de même que la vision du contexte telle qu'elle est présentée dans ce type d'étude est très explicite et non-circulaire comme on pouvait le reprocher à des études antérieures. Reste à savoir si le « coiffage » des unités polysémiques par un sens abstrait est nécessaire et s'il n'y a pas confusion des plans de structuration sémantique et d'interprétation. La réponse à la première question est négative puisque la polysémie est définie ici comme la trace dans le système de la langue des stabilisations précoces ; il ne servirait donc à rien de maintenir une forme sémantique source pour rendre compte de leur fonctionnement. Au sujet de la confusion éventuelle des plans, G. Kleiber juge que l'interprétation d'un polysème et sa structure sémantique ne font plus qu'un.

Une réflexion sur la polysémie induit une expansion du phénomène : en la travaillant, on finit par la trouver absolument partout, mais si tel est le cas, servirait-il encore à quelque chose de l'étudier ? Comment alors appréhender la polysémie ? Faut-il l'aborder d'un point de vue lexicographique et donner à chaque item lexical les divers sens que l'on peut successivement lui associer ? Faut-il avoir un point de vue dynamico-constructif, c'est-à-dire traiter la polysémie de façon systématique et considérer que les sens seconds sont engendrés à partir d'un sens premier pour tous les items lexicaux qui présentent le sens premier en question ? L'émergence d'un sens nouveau proposé par un locuteur sera intéressante à étudier dans la mesure où la nouveauté résidera dans la réalisation représentationnelle.

La polysémie est ensuite confrontée à la monosémie. Les exemples étudiés dans ce troisième chapitre sont ceux de *livre* et de *roman*. Là encore, G. Kleiber fait appel au référent pour démontrer son point de vue et expliquer ce qui permet de différencier les structures polysémiques des structures monosémiques. Le concept de *facettes sémantiques* est alors introduit : la polysémie n'est plus perçue comme simple variation contextuelle puisque les facettes vont présenter des degrés d'autonomie élevée. La construction est ici assez semblable aux structures prototypiques : à partir d'un concept représentant une seule *gestalt*, on pourra rendre compte des divers sens d'un item. Ceci ne sera pas possible dans le cas où chaque sens recensé aura son propre prototype. Une autre question qui a son importance est celle du nombre de facettes. C'est en fait la hauteur hiérarchique qui va permettre de déterminer le caractère sémantique de l'item. Ici, *livre* est hyperonyme de *roman*. Ce sont les sèmes spécifiques qui vont permettre l'établissement d'une étude polysémique ou non.

Dans le quatrième chapitre, l'étude est menée sur les oppositions massif/comptable (« Jean mangeait du veau » vs « Après que plusieurs camions eurent roulé sur le corps, il y avait du veau partout sur l'autoroute. »). Cette perspective de recherche permet d'appréhender jusqu'où l'on peut parler de polysémie.

G. Kleiber traite également de la polysémie par déplacement et de la métonymie intégrée. Le référent trouve à nouveau une place importante puisque l'étude ici faite sert à mettre en évidence les processus de glissement et décalage référentiels. La discussion se fait encore sur la sémantique systématique mais en s'intéressant aux syntagmes. Sens et référence se retrouvent donc étroitement liés pour finalement aborder la problématique du sens en général. L'intérêt est d'abord porté sur le changement de référent perçu comme référence indirecte. L'auteur traite ensuite du changement de prédicat en étudiant le « transfert de sens » de G. Nunberg (1995) et quelques corollaires pour, tout en reconnaissant les avantages d'une telle étude, se positionner finalement contre et exposer qu'il n'y a changement ni de prédicat, ni de référent. Il définit et explique alors le principe de métonymie intégrée pour l'appliquer par la suite à des exemples concrets.

Les deux derniers chapitres sont consacrés à l'étude du syntagme *commencer un livre*, abordé selon deux points de vue différents : la polysémie et les zones actives, puis la polysémie et les coercitions de types. Le but est d'abord de confronter théories linguistiques et cognition, puis de faire une analyse aspectuelle du verbe *commencer*. Chaque méthode a ses avantages, et ses inconvénients, que souligne et explicite l'auteur.

Cet ouvrage sur la polysémie permet d'aborder ce processus de manières très différentes en n'apportant pas de réponse précise, mais en posant des problématiques. L'intérêt majeur est suscité par ce balayage critique des diverses façons d'envisager le processus polysémique. L'autre point marquant est le « tabou » référentiel que lève G. Kleiber : l'extra-linguistique n'est plus rejeté, mais semble au contraire permettre une bonne compréhension du fonctionnement des items polysémiques.

Aude DEMANGE
Praxiling